

LA LAGARTIJA

(Court récit commencé le dimanche 30 octobre 2022 à 19h37, premier jour d'horaire d'hiver)

N'ayant plus en vue de futur suffisamment attrayant, comme tous les occupants de la chambre 26, celle qui sent la pisse, je me tourne vers le grand hall des souvenirs, et ce n'est, au moins pour moi, pas dégradant. Tout au contraire. Faut pas laisser ça se taire. Tout ce qui suivra n'a que faire des déclarations "Toute ressemblance avec de personnes ayant existé, etc..." Tout est authentique, au moins dans mes neurones vivaces. Je citerai ici les zhumains par leurs véritables noms. "N'en déplaise aux autochtones"...

REMERCIEMENTS ANTICIPÉS

*D'habitude, on remercie à la fin. Je tiens à le faire dès à présent, en ce qui concerne **Davidcho (David Vergara)** à qui je voulais demander l'autorisation de joindre ses photos qu'il m'avait gentiment envoyées et qui illustrent bien mon récit. C'est en le recherchant que j'ai appris sa disparition. Paix à son âme généreuse, amicale et altruiste. Donc, certaines photos sont à mettre à son crédit.*



David Vergara

INTRODUCTION



La **Lagartija**, en castillan, veut dire "Le lézard", animal endémique de **Formentera**. Ce texte sera un rapport personnel sur un petit restaurant clandestin mais connu, ô combien alternatif et accueillant, situé sur la plage de **Migjorn** sur la petite île de **Formentera**, aux **Baléares**. Ce ne sera qu'une vue de mes rapports avec les personnes qui l'administraient, les "**Depière**". Ce sera aussi très orienté "**Jac**", car je n'hésiterai pas à parler de moi, puisque je suis le narrateur, fortement impliqué dans l'histoire. Et j'oserai digresser en conséquence.

Les **Depière** d'abord. Commençons par les présenter. Une famille de quatre éléments, le mari, **Alain Depière**, son épouse **Christiane** et leurs deux enfants, **Yves** et **Anaïk**. Des belges de naissance, sauf les enfants nés aux **Baléares** après leur venue.

Leur passé, à ma connaissance (acquise grâce à nos conversations), ne remonte qu'à **Oostende**, où ils tenaient un bar-cabaret appelé "**la Chèvre folle**" (qui existe encore, presque sous sa forme initiale), où se produisaient des poètes, des chansonniers, des artistes graphiques, une petite intelligentsia plutôt francophone et alternative en plein pays flamand, où sur la porte, un écriteau proclamait "**Ici, on ose parler français**". **Alain** avait une véritable vocation de marin, contrariée, puisqu'il était beaucoup plus souvent sur le plancher des vaches. Mais il avait un voilier pas loin du port.

Christiane et **lui**, très amoureux, avaient eu un enfant qui s'est malencontreusement étouffé dans son berceau à **Oostende**. C'est ce malheur qui les avait fait partir aux **Baléares**, pour tenter d'oublier, d'abord à **Mallorca** puis à **Formentera**. **Alain** avait l'esprit entreprenant, pas entrepreneur.

Il était toujours prêt à se lancer dans des aventures sympathiques, et toujours en vue d'aider ses semblables les plus innovateurs.

Lors de notre première rencontre, en 1981, **Alain** avait à peu près quarante-cinq ans, **Christiane** de même, **Yves** dix-sept ans et **Anaïk** quinze. Tous blonds quand je les ai connus, (j'ai vu depuis des photos d'**Alain** jeune, plutôt brun).



Alain du temps de la Chèvre folle

Alain, on s'en doute, était plein d'empathie, pouvait également être de mauvaise foi, mais très rarement.

Christiane était devenue un peu boulotte, elle était éprise de littérature dans le sens large et éclectique. Ce n'était pas, à l'inverse de son mari, une force de la nature, elle cumulait les maladies chroniques (pancréatites) et s'est même une fois cassé trois côtes en éternuant.

Yves était timide et secret, un beau gars sportif (depuis champion de planche à voile) et très gentil.

Anaïk, une réplique de sa mère lorsqu'elle était jeune, était une jeune fille ouverte, dynamique et charmante.

Tous travaillaient dans ce lovely petit bouibouis. Ils n'avaient même pas l'électricité. **Alain** cuisinait, **Yves** et **Anaïk** servaient, **Alain** aussi, il était partout à la fois. C'était leur maison d'habitation en location, qu'ils avaient transformée en petit restau. Bien que non-officiel, le lieu avait la cote et les édiles de l'île (le juge, le maire, les principaux commerçants) le fréquentaient assidûment. C'était la quintessence des clandés connus.



Alain Depière

LA RENCONTRE (1982)

Cela faisait quelques mois que j'étais arrivé sur mon île, je devais gagner ma croûte, je commençais à enfin "vivre" par moi-même. J'avais atterri sur ce bout infime d'**Espagne** par désenchantement parisien, j'y avais trouvé instantanément l'amour d'un bout de terre où je sentais pouvoir enfin me développer et produire quelque chose qui ne sortait que de moi. Marre d'être un maillon dans la folle civilisation.

J'étais surtout venu, en fait, dans l'optique de travailler la guitare. Et je répétais plus de dix heures par jour, avec métronome et les fascicules de la méthode de **Berkeley**, l'école de jazz si fameuse de **Boston**. Je ne progressais pas aussi vite que je l'avais espéré et un hasard me fit me lancer dans la peinture, pour laquelle j'avais aussi quelques dons, au moins dans le dessin.

Je vivais alors avec **Gigi**, une bavaroise établie sur l'île bien avant mon arrivée, avec ses deux enfants, **Marcel** douze ans et **Angie**, deux ans.

Je commençai donc à peindre à l'acrylique, complètement néophyte et autodidacte. Et musicalement, j'avais déjà un gros répertoire d'**English sixties**, des **Beatles** dont je connaissais par coeur près de quatre vingt-dix pour cent, aux **Kinks**, aux **Who**, aux **Stones**, à **Donovan**, et tutti quanti.

Un jour, me sachant gré d'un petit boulot de réfection cimenteuse, une voisine danoise voulut me remercier en m'invitant au restau, et il se trouve que c'était à la **Lagartija**, dont j'ignorais alors complètement l'existence.

Excellente soirée, excellente bouffe. A la fin du repas, **Alain**, que je voyais donc pour la première fois, vint s'asseoir pour discuter. Je lui fis part, sans aucune arrière-pensée, de mon répertoire de chansons. Il m'informa que c'était tradition chez lui que de recevoir des chanteurs pour animer son bouge. Je proposai donc à tout hasard mes services, avide aussi de gagner quelques sous, car mes très maigres réserves s'épuisaient déjà. "Viens un soir avec ta guitare et fais un essai, si ça me plaît, tu pourras venir chanter". Dont acte quelques jours plus tard.

Je vins et chantai, cela lui plût, et je fus ainsi "engagé". C'était le début d'une longue histoire de musique et d'amitié.

D'abord, il me demanda quels soirs j'étais libre. Tous les soirs, bien sûr. Alors il me dit étonnement, "Bon alors, **lundi**, **mardi**, **mercredi**, jeudi non, il y a le couscous. Mais **vendredi** et **dimanche**. Ça te va ?"

Sûr que ça m'allait, j'étais enthousiasmé !!! Cinq soirées par semaine ! Je n'en demandais pas tant. Et ainsi vogua non pas la galère, mais le plaisir pur, car non seulement ça mettait du beurre dans nos spaghetti, mais de plus, j'aime chanter pour partager toutes ces musiques que je connais si bien ! Donc plaisir rémunérateur dans une ambiance plus qu'adéquate et sympathique.



Regardez bien cette guitare, elle est rougeâtre et dans quelques pages, elle bleuirait.
C'est ma "**guitarne**", je l'ai toujours.

Car il faut que je décrive un peu l'environnement local. Situé sur la plage de **Migjorn**, la plus sauvage et la moins touristique heureusement, faite de huit kilomètres de sable si fin, face à l'**Algérie** qu'on ne pouvait percevoir, 200 km nous en séparant, mais on se projette facilement un petit air africain, intellectuellement.

Les tables étaient faites de palettes bien arrangées, les bancs de même, sous des ramades de branches de pin assemblées avec soin. Sans le courant électrique, l'éclairage sur les tables, toutes dehors, était assuré par des bougies fichées dans le sable dans de grosses bouteilles de plastique translucides de cinq litres découpées, des gros cylindres, quoi. Jamais une table ne manquait d'éclairage, tout le monde y veillait.

Seule **Christiane** ne participait pas au service, elle avait une boutique de fringues qu'elle menait dans la journée à **San Francisco** (**Sant Francesc Javier** dans le contexte), la capitale de l'île. Rien que des clients intéressants, peu de touristes qui ne connaissaient même pas, car pour y parvenir, il fallait se taper six kilomètres de chemin tortueux, loin des pôles attractifs. Complètement en dehors du circuit.

Du resto, il suffisait de faire quelques pas pour dominer du haut d'une petite falaise de cinq mètres ma **Méditerranée** calme et adorée, éclairée par la lune quand elle daignait.

Pour venir chanter, je prenais ma **guitarne** en courroie et je descendais de mon home par un petit chemin, je longeais la plage en jouant et chantonnant dans le soleil couchant, deux kilomètres divins et j'arrivais pour neuf heures à la **Lagartija**. C'était bien sûr toujours l'été. Un souvenir qui me poursuit toujours, un des plus grands plaisirs de ma chère belle vie. Pieds nus, comme toujours, je devais gérer les racines de pins, afin de ne pas trébucher et ainsi gâter ma "**guitarne**", objet d'amour et de rémunération à présent.

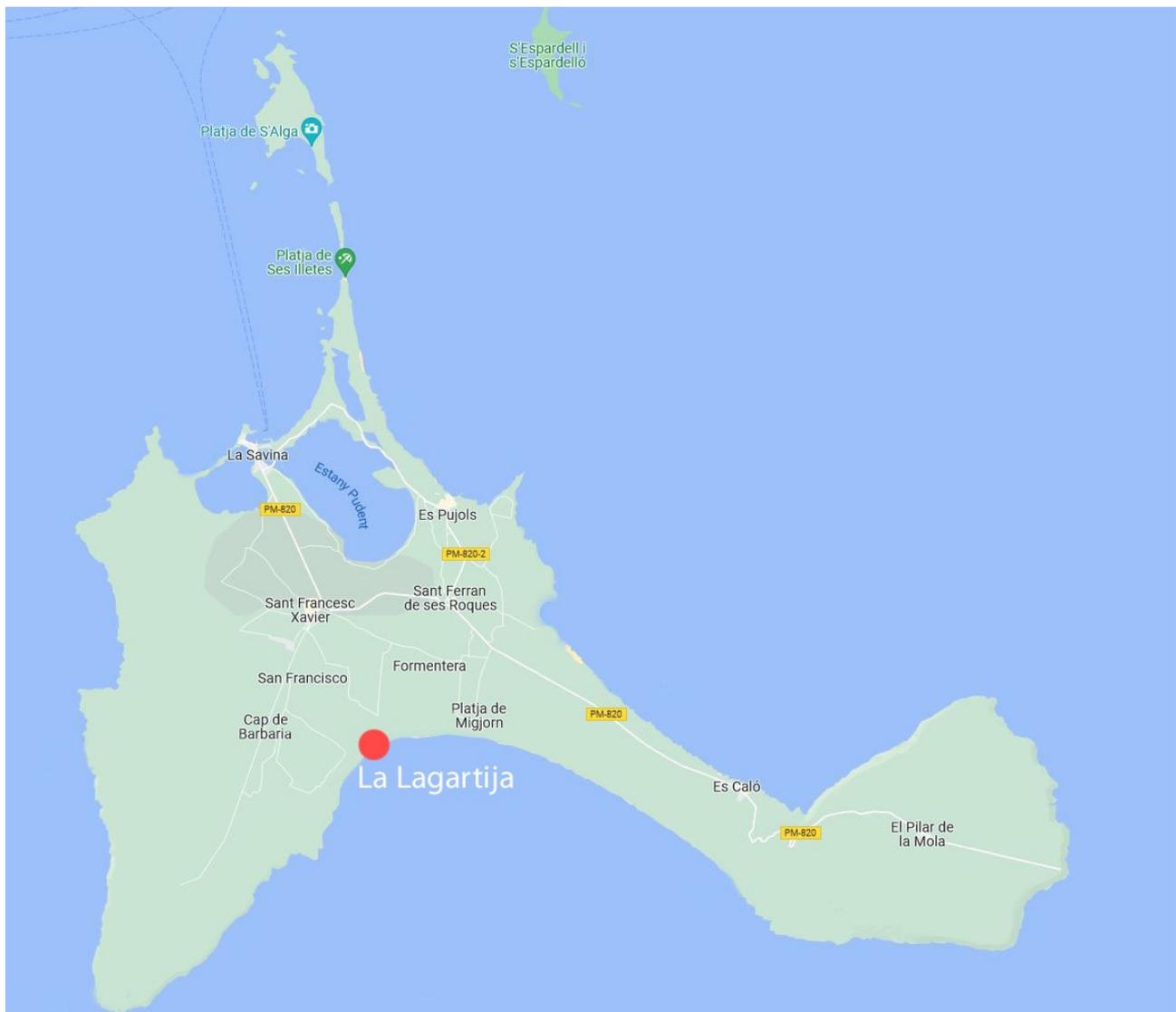
Après un petit pétard pour me mettre en forme, je m'installais sur une chaise sur la terrasse qui surplombait la "salle", les deux pieds, nus of course, sur une grosse poutre de section carrée sur laquelle trônaient des pots de plantes et deux bouteilles à bougies. Je mettais mes cahiers de chansons dessus entre les bougies, pour y lire celles que je connaissais moins bien, j'y voyais à peine, mais c'était parti. Je pouvais désormais chanter cinq, six heures de suite, avec des pauses tout de même pour ne pas lasser, je débitais, inlassable, mon répertoire, exclusivement anglais la première année.

A la fin, lorsque la plupart des clients étaient repartis, **Alain** quittait sa cuisine et venait s'asseoir à côté de moi et sortait son harmonica. Son tube à lui, c'était " **Mon pote le gitan** " que je me devais d'accompagner à la gratte.



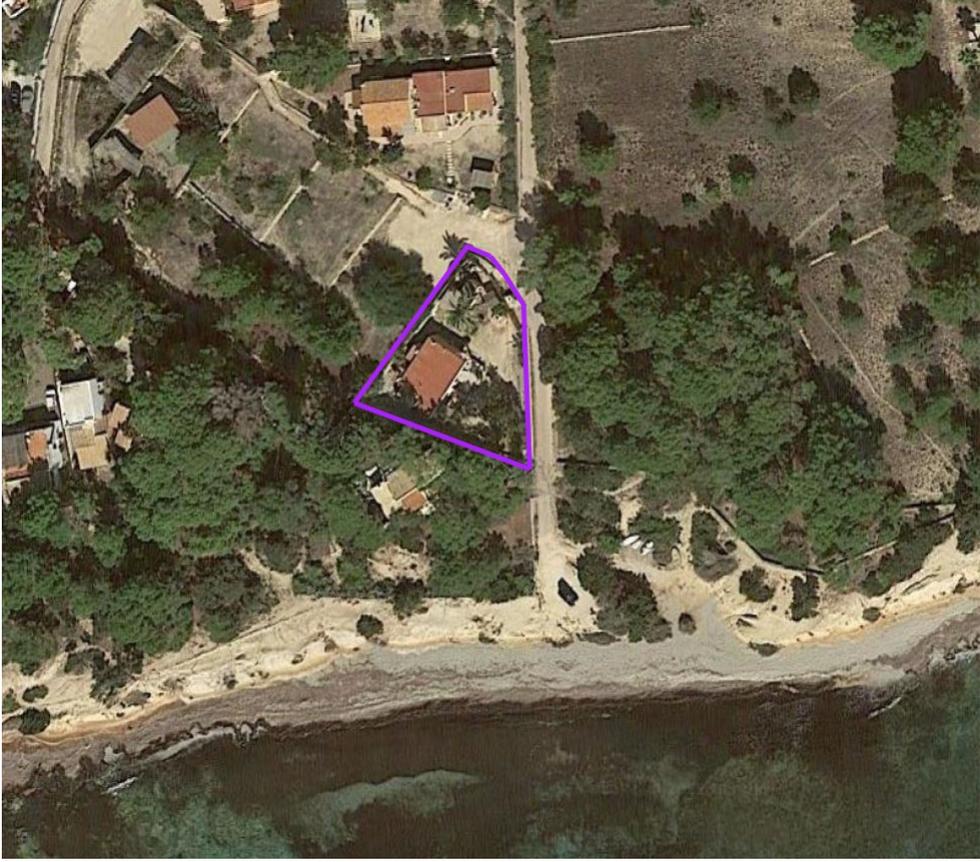
Voilà, la guitare s'est un peu transformée et est devenue bleue.

Lorsqu'à une ou deux heures du mat', tout le monde s'était éclipsé, je rentrais à la maison, en longeant lentement à pied la plage en sens inverse, toujours chantonnant et grattant, j'étais inépuisable à l'époque. Et quel pied c'était pour moi, mes amis ! J'avais gagné quelques pesètes en passant le chapeau-panière entre les tables, les clients étaient généreux, mais je dois dire que c'était pour moi la partie la plus pénible de mon nouvel emploi. Je déteste mendier. Le reste me comblait et j'étais ravi ! Mieux que ça, ravissime !



LA LAGARTIJA : TOPOLOGIE

En partant de la capitale **Sant Francesc Xavier**, à l'époque (rien n'a trop changé, mais le bitume a progressé), il faut prendre le **Cami d'Es Mal Pas** (traduction libre : le chemin à éviter). Le suivre, pendant des kilomètres d'absence totale d'ombre entre les champs et les moutons, arrivant à un carrefour marqué par un muret de pierre mais ouvert vers la **Casbah**, tourner vers la droite dans la piste qui descend et fait enfin découvrir la grande bleue, toujours un émoi, même journalier. Après avoir franchi l'étape "location de deux roues de tous poils" qui n'existait pas quand je l'ai parcouru au début, descendre vers la mer.



Là, sur la droite, un portail rustique : vous y êtes. Il vous invite à entrer la [Lagartija](#).



Photo 2009, donc ce qui reste de ce site mythique : le portail.

Allez vous installer. Une dizaine de tables rustiques elles aussi, assemblées avec goût pour faire oublier que c'est de la palette récupérée. Au-dessus de vos têtes, pour faire un toit chaud ou protecteur selon l'heure, des branches de pin. Les tables sont bien espacées, on ne se gêne pas, le service et le non-service peuvent circuler.

Les sièges : des bancs. Eventuellement on peut rajouter des chaises en bout de table. Pas d'ampoules électriques, les fameuses bouteilles-bougies. On fait quelques pas, on voit la mer juste au-dessous. Calme et romantisme (sauf quand un baladin vient y chanter). Le périmètre est une haie, tout est naturel et une sensation de lieu de bien-être vous atteint. D'ailleurs, les habitués ne s'y trompaient pas, ils y revenaient.

Photo 2009, donc ce qui reste de ce site mythique :
La cuisine et la « scène » (alors sans les arbres).



Regardons du côté du coeur du restau, à gauche une chambre, puis quelques marches pour accéder à la terrasse couverte (là où je tentais d'amuser) à droite. Derrière, la cuisine, peu profonde, toute en largeur. Dire que ce n'était pas un modèle d'hygiène selon les normes, soit. Mais **Alain** veillait tout de même à une propreté "hors norme" donc. Il n'avait aucune autorisation officielle de faire un restaurant là. C'était une maison d'habitation, louée comme déjà précisé plus haut, et il avait bien de la chance que personne ne le dénonce. Car il avait affaire à de nombreux fournisseurs, des voisins autochtones peut-être jaloux de son succès, la police, "**los municipales**" qui faisaient leurs rondes, et encore pire, la "**guardia civil**" qui à un moment n'avait pas très bonne réputation.

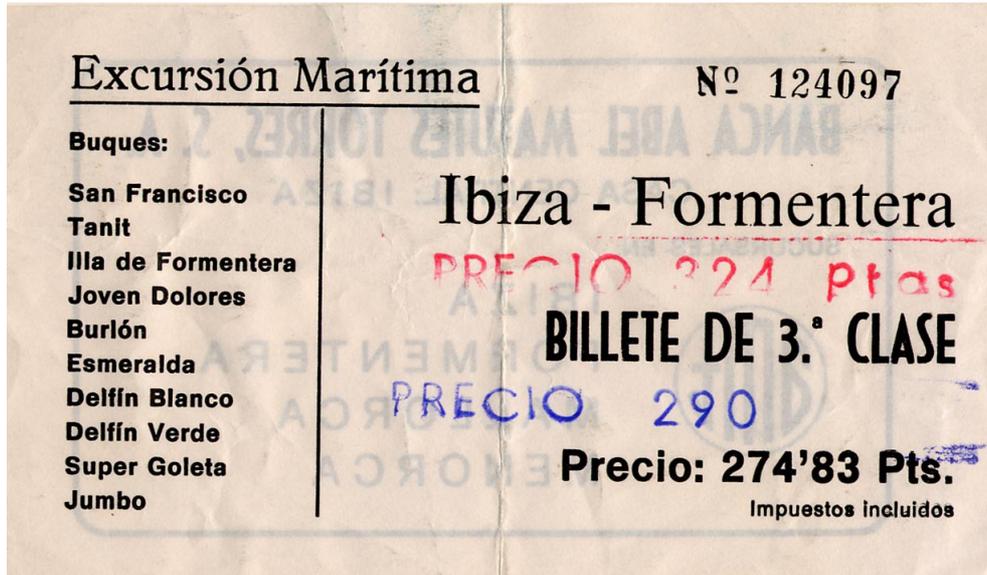
Mais c'était la **Formentera** d'alors, moi-même j'avais cette chance d'y vivre sans papiers, d'y gagner de l'argent (de la menue monnaie, d'accord) sans payer d'impôts, d'être connu de tous et même plus tard d'**Emilio**, le chef des "municipales". **Alain** était jovial, souriant, sympathique et ne la ramenait pas. Comme moi, j'espère. Tout était extraordinairement cool...

Donc dans la cuisine, **Alain** seul officiait, aidé parfois dans les coups de bourre, il faisait le jeudi un couscous (que je qualifiais de yougoslave, taquin comme je suis) et m'a fait découvrir le porc-moutarde qu'il maîtrisait parfaitement. Les enfants et **Alain** lui-même servaient. Après avoir traversé la cuisine, on arrivait à la "sala", véritable bibliothèque, puis aux chambres. C'était une maison carrée et sans charme, mais transformée en "**Lagartija**", ça devenait un lieu certainement aussi mythique que la "**Fonda Pepe**" ou le "**Pudding-shop**". Rajoutons que sans avoir une ligne d'électricité, onéreuse et difficile d'obtention à l'époque, **Alain** avait quand même, à l'intérieur de la "maison", un générateur qu'on n'entendait pas du tout pour ses néons et ses congélos.

FIN DE PREMIÈRE SAISON

Ainsi passa le premier été. **Alain** et sa famille s'en allaient en France pour l'hiver dans leur maison de **Puycelsi**, près de **Montauban** et y faisaient leurs "canards", c'est-à-dire qu'ils achetaient des canards vivants, ils les engraisaient, - je n'ose imaginer comment - et ils en extrayaient les foies gras qu'ils revendaient plus tard sur l'île. Ils emmenaient **Gaston**, un bon berger allemand adorable, mais ils laissaient le chat rouquin et mahousse qui se débrouillait seul pour passer l'hiver sur l'île. **Gaston** et le chat (j'ai oublié son prénom) étaient excellents copains et se baignaient même ensemble dans les flots bleus. Je n'ai jamais vu de ma vie d'autre chat nager dans la mer (de plus salée).

Avant de partir, **Alain** vint à la maison pour voir ce que je peignais avec une grande amie à lui, une **Cadillac** (la famille, pas la voiture) authentique. Mes débuts pittoresques leurs plurent, elle m'acheta deux tableaux et **Alain** me fit part d'un souhait sien et ancien. Dans leur boutique à **Sant Francesc**, il y avait une arrière-salle sous-employée comme réserve, et dont il souhaitait faire une "**galerie d'art**". Il me proposa qu'à son retour, au printemps prochain, je l'aidasse à l'aménager adéquatement, et je pourrais y exposer. Quelle proposition enchanteuse ! J'acceptai des vingt doigts. Et l'hiver vint.



MES RÉVÉLATIONS : CHANTEUR - PEINTRE (1983)

Lorsqu'ils revinrent de France au mois de mai, les **Depière** n'avaient pas atteint la **Lagartija**, que le chat rouquin (son prénom ne m'est toujours pas revenu) sautait déjà sur leur capot.

Je ne tardai pas à les rencontrer, l'île n'est pas si grande, et je rappelai à **Alain** ses propositions passées, qu'il semblait avoir un peu oubliées, mais pas moi...

Pour ce qui était de la galerie, d'accord. Mais pour refaire une saison de chansons, il ne voulait plus que je lise mes "**cahiers**". J'étais plus vivant quand je ne lisais pas. Défi pour moi mais ô combien bénéfique, puisque je commençai à apprendre mes chansons par coeur. Oh, comme il a eu raison ! Et puis ("**Et puis**", comme disait Christiane en bonne bruxelloise), amoureux de la chanson française, je trouvais dommage de ne chanter qu'en anglais. Et c'est là que je commençai à me constituer un répertoire parallèle bien franchouillard. Mes idoles étaient **Trenet, Nougaro, Higelin, Bobi Lapointe, Pierre Perret, Piaf, Ferré, Brel** et tant d'autres que je ne citerai point tant sont-elles et -ils. Tous les bons, en somme...

Je commençai donc à me faire des cahiers, non pas pour les lire, mais pour les mémoriser (je les ai encore). Quelle excellente aubaine pour meszigues ! En peignant, dans mon "garage-atelier", j'avais toujours un radio-cassette des plus cheaps au dessus de ma table de travail, j'avais la chance de capter **France-Inter**, et j'avais les deux doigts prêts à s'enfoncer en fourche sur les touches "**Play et Record**" de l'engin dès que s'annonçait une chanson prometteuse.

J'enregistrais ma cassette et le soir, je transcrivais les paroles sur mes cahiers, puis je cherchais les accords et ensuite j'apprenais par coeur (Du boulot, mais l'habitude se crée vite). Je me forçais à mémoriser quatre chansons par jour, ainsi pendant huit années. Inutile de dire qu'à la fin, j'avais deux bons répertoires, un anglophone, l'autre froggy. Car je ne voulais jamais lasser mon auditoire, même s'ils n'en avaient rien à cirer. C'était mon honneur de me renouveler. La plupart des autres musiciens alternatifs se contentent en général d'un répertoire restreint, par flemme. Pas moi, loin s'en faut !

D'abord, avant la "grosse" saison, nous débarassâmes l'arrière-boutique de "Cadillac" (ainsi s'appelait aussi la boutique), Alain et moi. Repeindre, faire des cloisons flottantes, mettre des spots, des planches en bois pitonnées pour y pendre les zoeuvres, nous fîmes ça en trois jours.

Et j'inaugurai la galerie "Cadillac" avec mes tableaux. Quatre tableaux vendus lors du vernissage, le début d'une longue tradition pour moi, en effet dans la suite et dans d'autres galeries plus tard, je vendais systématiquement quatre tableaux le premier jour. Jamais d'exceptions ! C'en est à peine croyable.

Puis vint la seconde saison musicale. C'est là que je commençai vraiment ma petite "carrière" de chansonnier. La partie la moins noble était la rémunération de mon "zart". Je devais passer le chapeau, en l'occurrence une panière en osier léger industriel. Vous en avez une, tout le monde en a une, même si, même si... vous, je, utilisons une plus belle pour servir les zinvités.

Je n'aimais pas ça. Je devais déambuler, tel un mendiant, entre les tables de convives et quémander ma dîme. En général, ils trouvaient ça normal et me donnaient un petit billet.

Cent pèsètes à l'époque étaient "monnaie courante". J'arrivais à me faire deux ou trois mille pèsètes par soirée, ce qui était assez pour "survivre". Pas question de mettre des pèsètes de côté. Juste pour dépenser !

Et puis un jour, Alain me dit : "Tu sais, je paye les autres chanteurs. Je vais te donner trois mille de fixe comme à eux, et si tu veux, moi je n'aime pas trop ça non plus, mais tu pourras continuer à passer la panière". Honnête Alain ! Qui dans ce sens était un peu comme moi, ayant horreur de l'argent, mais il faut bien survivre, son niveau de survivance étant bien supérieur au mien, mais il avait une famille à charge.

D'ailleurs moi aussi. Je vivais avec la "pauvre" **Gigi** et ses deux enfants, **Marcel** et **Angie**. Nous vivions dans un garage transformé et n'avions qu'une mob pour deux. Nous avons si peu de thunes, que la première année nous fûmes réduits, en empruntant, à ne manger que des spaghetti sans sauce pendant deux mois. Donc, à la **Lagartija**, ça m'allait plutôt bien, ce fixe tombé du ciel par la poche d'**Alain**. Je continuai tout de même à passer la "panière". Ça mettait de la sauce dans les spaghetti.

Une anecdote entre autres, vivent les anecdotes, (même si elles ont piètre réputation auprès des zinzintellos).

Un soir, en fin de soirée, **Alain** me demanda "Tu as vu ce couple assis là-bas derrière ? Tu as chanté "I love the Queen" de **Jacques Higelin** et ils sont des amis personnels de la reine **Elizabeth**. Je ne sais pas ce qu'ils auront pensé de toi..."

Cela ne me fit ni chaud ni chaud, mais ce couple assez âgé étaient des assidus, et j'en tins compte. Un soir, ils m'interpellèrent et me demandèrent avec insistance de chanter "**The pink aeroplane**. You play it so well !" Je ne connaissais pas ce tube, même pas interprété par moi... Ils insistèrent fortement et avec un clin d'oeil (ils parlaient français à la perfection) "Yes, Jac, The pink aeroplane, l'**avion rose** de **Piaf** !" J'éclatai de rire, émerveillé par leur humour si fin, et je me déplaçai près d'eux pour leur chanter personnellement "**La vie en rose**", alors un de mes succès les plus assurés, surtout auprès des allemands. Je ne devins pas pour eux un ami aussi intime que leur reine, mais ils me soutinrent fidèlement pendant plusieurs saisons.

AUTRE DIGRESSION

Une digression, comme je les affectionne, mais très liée à la **Lagartija**, puisqu'un soir de mes "concerts", j'eus une mauvaise surprise. Je surplombais donc les tables et la première juste en face de moi était vitale pour le succès. Si cette table applaudissait bien, ça encourageait les autres. Et bien sûr, ça arrondissait mes revenus.

Si par contre elle restait froide à mes excès, marasme... Ce soir là, cette table était occupée par un gros jeune et blond allemand aux yeux bleus, stylé 'archétype nazi dans les films', accompagné de trois jeunes teutones appétissantes. Pas un clap, pas un sourire. Difficile à gérer lorsque ce sont les auditeurs qu'on voit le mieux et qu'ils sont juste à quelques mètres.

Et le fait est que la soirée fut un peu lacunaire de réactions à la fin de mes expressions. Mais il restèrent attablés à siroter, les quatre, et malgré leur froideur, je continuais presque sacrificiellement à m'épancher en chansons. J'étais de toutes manières inépuisable, en ne répétant jamais le même morceau.

A une heure-et-demie, j'arrêtai, ils étaient les seuls encore attablés ! Ils ne partirent enfin qu'à deux heures du mat' et je dois dire que nous étions soulagés, **Alain** et moi.

Mais en partant, le "kommandant" me déposa **deux mille pèsètes** dans ma panier !!! Grand étonnement !!! Puis il vint vers moi, et en parfait français, me déclara "J'aime beaucoup ce que tu fais. Je suis le chef responsable de **NUR** (la plus grosse organisation touristique allemande à l'époque) pour l'île. Et j'organise une soirée "barbecue" toutes les deux semaines dans un restaurant sur la plage de **Migjorn** (la même plage mais à des kilomètres) avec des touristes de tous les hôtels de l'île.

Mon guitariste est parti voir sa mère à **New-York**, qui a reçu une balle perdue dans la rue et est au plus mal. Pourrais-tu le remplacer ? Je te payerai bien". Qu'auriez-vous fait à ma place ? J'acceptai avec enthousiasme. Il s'appelait **Yug**... et était luxembourgeois. Sympa, finalement en dehors de son rôle de "Kommandant". Il vint me chercher en voiture et je débarquai "**chez Gerdi**" (le fameux **Gerdi**, dont la réputation m'avait déjà atteint, un salopard de première). Là, cent cinquante couples allemands, sans le moindre enfant, m'attendaient. Ils dégustaient leur premier apéro, en espérant la venue du fameux musicien. Je m'installai, sûr de moi, en face d'eux. Et je commençai mon récital.

Ils se mirent aussitôt tous à chanter, mais pas la même chanson que moi ! La leur était une ode hallemande à la bière.

Que faire ? Des erreurs, comme d'essayer de chanter plus fort qu'eux (trois cents allemands , je le rappelle) en épuisant mes cordes vocales, jouer plus fort et péter des cordes (pas seulement vocales, mais guitareuses)... Soirée Katastrophe. Plus jamais de soirée "barbecue" **NUR**. Ni d'autres d'ailleurs, c'était tellement plus agréable, la **Lagartija**...

L'ayant pourtant prévenu, **Yug** revint pour me "convier" au prochain barbecue, son guitariste (en l'occurrence "**Andres el Letón**") n'était toujours pas revenu de **Nueva-York**. Et en conséquence, si j'acceptais, il me payerait le double. Diantre ! Evidemment j'acceptai, mais j'avais appris une leçon la fois précédente.

Je commençai par un **Piaf**, enchaîné par un **Beatles**, puis un **Moustaki**. Les allemands se turent, m'écoutèrent et me lancèrent une ovation. C'était là la leçon. Les trois premières chansons étaient déterminantes pour toute la soirée. Il fallait conquérir les Teutons avec des chansons "universelles" ! Revanche... La soirée se déroula de manière optimale et je vais à présent vous en exposer la trame :

Je chantais pendant l'apéro. J'arrêtais pendant qu'ils grouillaient autour des grills pour se barbeculer. Je refaisais une session pendant leur mastication. Puis venaient les jeux les plus débiles dont ils raffolaient (boire le plus longtemps au **porrón** - attraper le jet de pinard de loin - bras tendu jusqu'à tomber par terre, ou des répliques de jeux télévisés hallemands). J'en profitais pour faire une pause avant de réattaquer une courte strophe.

Débarquait alors le "**bal pagès**", en général trois couples autochtones en costumes rutilants plus quelques musiciens qui jouaient et dansaient leur répertoire folklorique. Ils exécutaient des passes anodines se ressemblant toutes, mais avec des labels différents, chacune avec une femme (de tous les âges) sérieuse et soumise en longue robe et colliers d'or trépignant à tous petits pas en cercle et un schtroumpf fou gambadant autour, la jambe haute, pourvu d'un bonnet phrygien rouge se déployant de tous côtés au gré des bonds et en jouant d'énormes castagnettes. J'ai dû plus tard voir ce "festival" au moins deux cents fois dans ma vie, toujours la même parade, mais chaque fois avec des danseurs différents. Retour à la soirée. Les "touristes" prenaient un digestif, pendant que je leur servais des chansons ensuquantes.

Puis finale sur la plage, le feu de joie ! Avec moi à la guitare et au chant ! Le feu de joie consistait en quinze jours de déchets accumulés en un tas monstrueux de plus de sept ou huit mètres de haut. Le mont s'embrasait puis se calmait et pouvait alors durer longtemps. Moi, je m'asseyais sur le sable, au milieu d'un cercle d'allemandes éperdues de frissons me demandant **Yesterday**. Je me faisais alors **crooner** et leur balançais mes spécialités les plus suaves. Après trois morceaux, arrivait une guide leur intimant de rejoindre leurs autocars, les chauffeurs étant excédés d'attendre. "Allez, encore **le métèque**", m'encourageait la gent féminine. Mais non, la guide était autoritaire et m'interdisait de recommencer quoi que ce soit. Alors elles et ils partaient tristes rejoindre leur siège de bus.

J'avais promis de le faire deux fois, en fait, ça a duré deux ans. Mais ce qui changea au cours du temps, sans doute grâce au bouche-à-oreille dans les hôtels, c'est la réputation que j'acquis. Ils venaient pour entendre **Jac** ! Encore plus que cela, ils venaient m'enregistrer et me filmer ! Même si mon ego est ce qu'il est, je n'appréciai pas trop cette démente escalade. Ça devenait hors de mesure. Ils installaient leurs grosses caméras sur trépied au début de la soirée, et à la fin, les "metteurs en scène" envoyaient leurs épouses s'asseoir à mes côtés, me tenant tendrement par le cou pendant qu'ils enregistraient. Ivresse de l'excès dans le succès ? Que nenni, elles étaient souvent bourrées et une renversa sa bière sur mon cahier de chansons dont il conserve les traces encore aujourd'hui. J'arrêtai alors les soirées "barbecue" de **Yug**.

ENCORE UNE DIGRESSION

J'avais trouvé sur l'île un ami, hélas perdu de vue depuis, un compositeur de musique contemporaine de **Barcelone**, **Albert Sarda** (créateur de la **Fondation des Compositeurs catalans**) qui louait à l'année une merveilleuse petite maison de vigne dans les hauteurs de **Formentera**, qu'il me prêta gracieusement souvent par la suite.

Nous jouions ensemble en improvisant et tous deux, piètres exécutants, lui à la flûte traversière, moi à la "**guitarne**", prenions un pied à ces sessions. Je l'invitai un jour à venir produire nos délectables mais sûrement risibles prouesses à la **Lagartija**. Il vint deux soirs, et nous éprouvâmes un immense plaisir à le faire, nous seuls évidemment. Mais **Albert** et **Alain** étaient incompatibles. Nous arrêtâmes donc ces sessions.



Un soir, **Albert** m'avait donné rendez-vous à la **Lagartija** pour faire un tour de l'île par la côte. Cinq jours de marche avec haltes, soit dans la nature avec nos duvets, soit chez des amis bien situés sur le parcours. Cela faisait trois ans que j'habitais à **Formentera**, mais je n'étais alors vraiment pas explorateur de l'île. Cette balade fut malheureusement écourtée pour moi, car je ne pouvais plus arquer, mais elle engendra une révélation en découvrant toute cette richesse que j'ignorais et cela changea ma vie. Je devins un explorateur forcené. Merci à toi, **Albert** ! Et c'est de la **Lagartija** que cette expédition prit cours.

LES ANNÉES QUATRE-VINGT

Ces saisons passèrent avec passion. Huit années, je chantai à la **Lagartija**. Aussi je vais déshonorer à présent la chronologie et vous livrer mes souvenirs pêle-mêle. Je ne saurais en effet les reclasser dans l'ordre et ça n'a d'ailleurs aucune importance.

D'abord, je n'étais pas le seul à chanter à la **Lagartija**, j'avais des concurrents, antérieurs à ma venue. Les appeler concurrents est par ailleurs offensant puisqu'ils devinrent des amis occasionnels dont le respect mutuel s'établit vite.

Chris et **Yvonne**, un duo hollandais, excellents chanteurs vivant en couple et qui quittèrent l'île hélas trop tôt, précurseurs de la grande débandade des fortes personnalités à avoir choisi **Formentera** comme chère patrie, au moins une partie de leur vie, sans doute la plus essentielle et prolifique.

Et puis **Eros**, un jeune grec hédoniste et sexy qui chantait idéalement en duo avec une jeune égerie à laquelle il avait enseigné le chant et la guitare en quelques mois.

Egalement "**Andrès El letón**", de **Riga** qui avait appris le **flamenco** avec tous les maîtres gitans d'**Espagne**, de **Navarre**, et surtout d'**Andalousie**. Un personnage cher à mon coeur, dont on peut encore trouver quelques vidéos sur l'Internénette.

Comme les appelait l'éminent journaliste et historien d'**Ibiza**, **Mariano Planells**, "**la senda de los Elefantes**" le sentier des éléphants, traduisez les "célèbres inconnus qui débarquaient aux îles **Pitiuses** (**Ibiza** et **Formentera**) pour s'y réaliser". J'estime en toute modestie (et à celle de **Mariano** lui-même qui l'avait formulée) et à ma mesure infime, faire partie de ce troupeau, que j'honore hautement et je le revendique, toujours aussi faux modeste que je puis être.

SOL

De temps en temps venaient des amateurs qui voulaient partager mes sessions. Surtout des dames, d'ailleurs, et je ne renierai pas mon contentement.

Mais un soir, alors que j'étais en "plain chant", une petite boule arriva en face de moi, pourvue d'une guitare et d'un amas de partoches qui s'éparpillaient sous son bras de boule.

"Salut, j'aimerais chanter !" déclara la boule. "D'accord", répondis-je, "dès que je fais ma pause, tu peux prendre ma place". Ce qu'elle accepta, faute de m'envoyer aux oubliettes. Je me rendis alors dans la "salle" et me changeai en auditeur. Elle interprêta des chansons du répertoire de **Barbra Streisand** avec brio et personnalité. Elle maîtrisait sa gratte et avait une voix merveilleuse. Waaoh ! Impressionné, je la laissai finir son "audition" et repris ma soirée à la suite. Ensuite de quoi elle me dit qu'elle connaissait quelques **Beatles** et **Nougaros**. Nous pourrions essayer d'en faire des duos. Ce que nous fîmes avec une étonnante facilité et harmonie. C'était la fin de la soirée, il était déjà très tard et les derniers convives s'éclipsaient à regret.

Alain voulant fermer son clandé, elle me proposa d'aller continuer à côté, où elle habitait pour les vacances. Enthousiaste, je la suivis jusque chez elle, à une vingtaine de pas, et lorsque nous voulûmes pénétrer dans son home, une dame surgit et nous dit : "Pas question, il est trop tard, et d'abord ma fille n'a que treize ans !" Je n'en crus pas mes zoreilles. Je lui donnais au moins dix-huit. Je repartis donc, la boule rentra obéissante, et nous en restâmes là pour le duo.

Mais naturellement, nous nous revîmes au long du mois qu'elle résidait là. Et chaque fois, elle maniait son répertoire streisandien avec brio, et chaque fois, nous nous faisons une petite session à deux.

Son père osa venir assister à nos ébats un soir, et je reconnais que je le pris alors de haut. J'ignorais encore qu'il allait devenir un ami. **David Vergara**, dit "**Davidcho**", pas "**David Shaw**". Personnage ultra-cultivé, complexe, introverti et débonnaire d'origine argentine, (père donc de la boule) qui jouera son rôle plus tard dans la culture locale, avec son épouse **Sabine**, de noblesse autrichienne, plus austère et réfléchie, donc salement coincée comme lui mais différemment, essayant de préserver l'intégrité de sa petite famille.

Laissons là les parents et revenons à la boule, baptisée "**Solange Vergara**", dite "**Sol**" selon son initiative propre. La boule maigrit par la suite.

Nous passâmes, Solange et moi, des après-midis de répétitions dans leur maison pendant que les parents, confiants - et ils avaient raison - allaient se tremper. Nous nous fumions quand même un petit stick et nous échafaudions des harmonies sur les chansons que nous connaissions tous deux. Au besoin, nous en apprenions de nouvelles. C'était du bon boulot et de l'apprentissage constructif, autant pour elle que pour moi. Car en plus de notre enrichissement personnel, se développait une connivence musicale entre nous. Quelle facilité extraordinaire... En moins de deux, nous ajoutions un titre à notre répertoire commun.

Résultat, dans mes prestations à la **Lagartija**, une bonne session finissait à deux, elle assurait la sienne solo également.

A part ça, elle était "mal élevée" et avait un caractère de cochon. Mais ça ne comptait pas, ni dans notre amitié, ni dans notre musique. Tout roulait ! Deux ou trois étés similaires, et nous commençons à produire notre "duo" dans d'autres bars ou restaurants de l'île. Je dessinais moi-même nos affiches.

Etonnamment, de nombreuses fois, nous arrivâmes, à l'heure et débordants de notes et de paroles, dans le bar où nous devions assurer la soirée. Et on nous répondait "Non, désolé, c'est annulé". Pardon ? Pourquoi ? "La police est passée et a interdit la soirée".

Plusieurs fois ainsi, et ça nous gonflait, évidemment. Donc un jour, par hasard, j'aperçois à **Sant Francesc** le chef de la police municipale, **Emilio**. Et un peu hardi tout de même, car j'étais absolument illégal selon les normes sur le rocher, mais j'avais toutefois bonne réputation, je fonce sur lui, et je lui demande pourquoi il interdisait nos récitals.

"Ils ne veulent pas payer la dîme musicale, ça n'a rien à voir avec vous". J'étais soulagé. Nous ne nous connaissions pas encore, **Emilio** (le chef de la police déguisé en dictateur d'opérette) et moi. Mais mon audace eut un effet bénéfique, **Emilio** ferma légèrement les yeux dorénavant sur les prélèvements fiscaux des restos et nous pûmes enfin montrer les talents ailleurs qu'à la Lagartija, de "**Sol y Jac**", comme le proclamaient les affiches. Lorsque des années plus tard, **Emilio** prit sa retraite, il changea de look, revenant à son jardin et il m'invita même un soir à dîner. Sans son uniforme, il était finalement très cool et sympa et il aimait la chanson française... Il n'a pourtant jamais entendu chanter "**Sol y Jac**". Dommage...

Une anecdote inédite. Je suis au fond moi-même, comme beaucoup d'hommes, un chaud lapin. Et je trouvais au fond de moi **Sol** appétissante. Un dernier soir avant son retour vers **Paris**, en nous faisant nos adieux, je lui ai dit qu'il y avait une autre façon de se séparer. Et j'allais justement cueillir ses lèvres, je supputais qu'elle ne

dirait pas non, quand du buisson le plus proche, surgit **Sabine**, sa mère qui avait su déjouer mon plan. Elle envoya donc Sol au lit et resta à parler avec moi.

J'en profitai pour lui dire tout le bien que je pensais des capacités musicales de sa fille, et je l'encourageai fortement à lui payer des cours adéquats.

Ceci est peut-être anecdotique, mais pas anodin. Car Solange partit cet hiver là pour **Boston** à l'école de jazz de **Berkeley**, la plus réputée. Elle y resta quatre ans en suivant des cours d'harmonie, de chant évidemment, de choeurs et d'autres. Finalement, je ne sais pas si c'était un bon conseil, car à partir de ce moment, elle se livra exclusivement au jazz. Et plus tard, elle chanta au sein du groupe vocal parisien, les "**Voice messengers**". Je l'aurais plutôt imaginée dans la variété jazzisante française, dans l'esprit **Nougaro**, **Maurane**. C'est sa vie, qu'elle a dévoyée souvent à son gré et surtout à son détriment, au moins sentimentalement, mais avec sa passion jazz.



Elle m'a ramené un "Real Book" de Berkeley, une encyclopédie extraordinaire de standards de jazz.

Je la remercie de ce trésor.

Un extrait de nos sessions à la Lagartija :

Black Orchid de **Stevie Wonder** (**The secret Life of Plants**).

Je remercie également Davidcho, le père de Sol donc, si vous suivez, de nous avoir enregistrés (unique souvenir musical de cette épopée) et de me l'avoir fait parvenir. Cliquez ci-dessous :

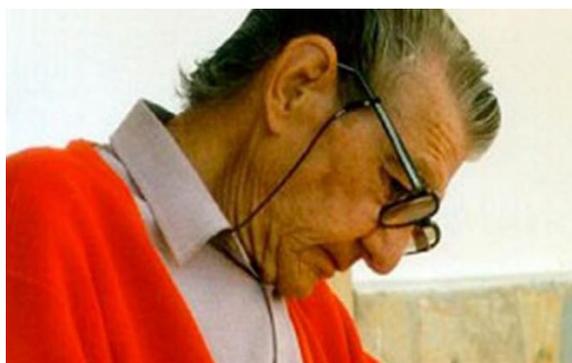
Sol et Jac chantant en duo à la Lagartija

CADILLAC

Revenons à la **Lagartija**. Donc également à "**Cadillac**", la boutique en ville de la famille. Pourquoi cette enseigne ? Pour la "belle américaine" ? Non, parce que **Christiane** était copine avec la dame **Cadillac** évoquée plus tôt. Elles avaient monté la boutique de fringues ensemble. Et **Cadillac** semblait un nom accrocheur. Le fils de la dame, **Loïc**, venait en vacances en été. Il devait avoir une douzaine d'années et était un mordu de mes chansons. Il préférait dans mon répertoire "**la Tortue**" de "**Lacombe et Asselin**". Il me la demandait à chaque prestation.

Il y eut aussi une année à la **Lagartija** une jeune serveuse française en vacances avec son méridional de mec, sympa et paresseux. Lui me demandait systématiquement "**Nights in white Satin**". Il ne s'en lassait pas, moi si.

Nous nous sommes un peu éloignés de **Cadillac**. Retournons à la boutique. **Christiane** trônait derrière son beau bureau massif et tenait à présent un troc (dans le sens brocante). Derrière le troc, dans l'arrière-salle qu'**Alain** et moi avions bidouillée ensemble, la galerie tournait bien, les artistes locaux exposaient et commençaient à faire concurrence à la petite "**Galeria**" de **Marion d'Otilie**, où j'ai tout de même vendu la majorité de mes tableaux. J'exposais donc également à sa galerie **Cadillac** quand **Alain** n'avait pas "oublié"... En tous cas, l'ambiance était amicale, j'y étais un privilégié, très ami des quatre **Depière**. **Christiane** me prêta nombre de bouquins de son imposante bibliothèque personnelle, et je lui en sais gré. Elle me branchait sur des livres importants qui n'étaient pas chez **Bob (Baldon)**, l'américain génial qui tenait sa "**Casa de libros**" à **San Fernando**.



Bob Baldon, ressource

littéraire internationale à Formentera.

Parlons un peu de **Cécile Lemoine**, artiste de classe, attachante aïeule, voisine des **Depière** à **Migjorn**, qui n'aimait pas ce que je peignais, trop moderne, mais elle m'aimait bien moi. Qui ne m'aimait pas ? Un jour dans les chiottes de la galerie **Cadillac**, la clef resta coincée dans la serrure, j'étais enfermé. La première qui s'en rendit compte fut **Cécile**. Ce n'est pas elle qui me délivra, mais elle venait toutes les cinq minutes, pour demander si j'étais toujours dedans. Je riais aux éclats.

Cécile, déjà incapable de gérer sa mob, était partie à **Miami** pour se payer pas cher (5 dollars) un permis de conduire et elle s'était achetée une dyane jaune. Un jour que je l'avais aidée à sortir la dyane d'un emplacement pas si étroit qu'elle le prétendait, elle m'emmena. Sur la route, elle pila si soudainement que mon crâne heurta le pare-brise. "Regarde, il y a des moutons" furent ses seuls mots.



Cécile Lemoine



PREMIER CANULAR

Un jour, je me coupai les cheveux très courts au lieu de très longs. Je me rasai la moustache et la barbe. Tout ça sans autre raison que de changer d'air. Mais j'ai toujours affectionné les canulars, surtout téléphoniques plus tôt dans ma vie, et l'idée me vint d'en faire un à la **Lagartija**. En fin d'après-midi, une heure inhabituelle pour ma présence chez les **Depière**, je me pointai en terrasse. J'avais un nouveau chapeau, des lunettes de soleil et ma nouvelle présentation presque glabre. **Yves** me servit une bière. Et là, je fis un petit scandale. La bière était pisse d'âne chaude. **Yves** parla. En vain, j'étais furieux. A bout de ressources pour me calmer, il alla chercher son **Alain** de père (et **Depière**). **Alain** se fit prendre également à mon jeu foireux pendant un bon quart d'heure. Puis je me révélai, satisfait de ma petite supercherie.

ANAÏK

Anaïk, la **Depière** cadette, avait alors atteint ses dix-huit ans et elle avait des "copains". Je lui en ai connu plusieurs, tous sympas, mais ça ne durait pas longtemps. Un jour, elle ramena un jeune bellâtre romain, qui profitait d'elle pour être hébergé à la **Lagartija**. Des yeux verts dans un visage angélique, un corps sculptural, ce grand mec n'était apprécié que par **Anaïk**, visiblement. Tout le monde s'apercevait de la malhonnêteté de ce rital... Sauf **Anaïk**, bien sûr, l'amour aveugle, on connaît. Cet enfoiré lui refila le SIDA. Lui en réchappa, **Anaïk** pas. Son état empira rapidement et l'issue fatale fut bien fatale. **Alain** se montra alors un père exemplaire. Il s'occupa d'elle comme peu de pères l'auraient fait. Il lui faisait tout, sa toilette, la soutenait, et allait la baigner chaque jour dans la mer, la sortait souvent le soir dans les restaus. **Anaïk** mourut dans l'année qui suivit.



SECOND CANULAR

Alain me fit faux bond deux fois quant à une exposition mienne prévue depuis longtemps. Deux semaines avant, je m'enquis des dernières dispositions quant à l'expo et il avait oublié, un autre exposant m'ayant remplacé dans son planning. Je ne lui en tins pas rigueur. Plus tard, une expo était prévue et j'avais bien vendu auparavant. Je n'avais pas assez de zoeuvres et manque de temps pour en créer suffisamment, j'étais plutôt lent dans la réalisation de mes tableaux à l'époque. Je le serais sans doute encore aujourd'hui. Je n'étais jamais satisfait et je peaufinais et même, je surpeaufinais.

Ne voulant pas gâcher cet espace temporel expositionnaire, en quatre jours je me lançai dans une technique alors pour moi totalement inconnue, le pastel. Sur des papiers de couleurs, je dessina quarante scènes africaines (copiées d'un beau bouquin de photos de danses africaines). Je ne revenais pas moi-même de ma rapidité. Le pastel est rapide, si on a l'idée bien précise en tête.

J'allai voir **Alain** et lui expliquai que n'ayant pas assez de tableaux, et ne voulant pas me dédire, je lui proposais les zoeuvres qu'un copain m'avait laissées. On pourrait les exposer à la place des miennes, non ?

Alain vint voir les choses et n'ayant pas de meilleure solution, il accepta. Et là, je lui avouai que j'étais l'auteur de ces africanismes. On ferait un canular. Je m'appellerais **K. Nullard** !!!

Ce que nous fîmes. Christiane trouva les dessins détestables, et elle avait bien raison. Mais l'expo se fit et **K. Nullard** ne vendit rien de rien.



LA GUITARE CADILLAC

La boutique était devenue une brocante qu'il fallait traverser pour accéder à la galerie. On pouvait laisser des objets en dépôt-vente. Je vis un jour une guitare que je reconnaissais pour l'avoir vue en vente dans un magasin d'instruments à **Ibiza**. C'était la moins chère.

Elle m'intéressa soudain, imaginant que je pourrais la prendre un peu partout sans risquer de me faire voler ma belle "**guitarne**". J'en demandai le prix à **Christiane** : vingt mille pèsètes. Je rigolai en lui apprenant que je l'avais vue à quatre mille neuf et que je la prendrais à trois mille. Puis je m'en désintéressai.



Quelques jours plus tard, **Christiane** m'aperçut et me dit que le vendeur était d'accord pour trois mille. Je l'acquis donc et l'utilisai comme prévu. Je l'ai toujours, elle ne vaut pas un clou, mais est quand même jouable.

RETOUR A LA GALERIE

Je ne sais plus combien d'expos je fis, mais au moins deux par an sans compter les collectives. Entretemps, **Marion d'Otilie** avait ouvert la "**Galería Internacional**" et **Aaron** sa belle grande galerie "**Sioma Baram & Bella Brisam**". **Cadillac** était le modèle au-dessous mais j'y vendais tout de même. Alain, qui peignait des marines à l'époque, commença à les montrer.

Cécile Lemoine, **Cailin**, **Swa**, **Dicki** et bien d'autres y passèrent.



A gauche, l'entrée mythique de Cadillac.
Ce "magnifique" calicot est de ma facture.



Alain, tel que dans mes souvenirs.



**Anaïk, Sabine Vergara, Christiane
dans la partie brocante de Cadillac.**



Sabine, Jac, Anaïk.



Sabine Vergara et Cailin

ADIEU, MIGJORN

Alain et les siens durent quitter leur maison, le propriétaire comme tous les autres îliens voulait la récupérer soit pour y habiter, soit pour y installer des chiottes en or afin de la louer très cher en été.

Alain rouvrit une autre **Lagartija** au port de **la Sabina**, rien à voir avec la seule vraie unique. C'était un petit pas de porte encastré au départ de la route vers le reste de l'île, bruyant et sans charme. Il faisait du "fast food à la belge". Je m'arrêtais souvent pour lui tenir compagnie, ne goûtais point sa nouvelle cuisine et j'avais pitié de sa nouvelle condition. Mais lui était toujours jovial et toujours entraînant.

Je quittai l'île bientôt avec **Hannelore**, la grande compagne de ma vie, pour la **Provence** et ne le revis donc plus jamais à **Formentera**.

DERNIER CANULAR

J'étais rentré en **France** depuis une bonne dizaine d'années. Nous avons eu des conversations téléphoniques, **Alain** et moi. Et puis, passe le temps, nous ne nous sommes plus appelés. Mais les **Depière** étaient toujours dans mon coeur et le seront toujours, la preuve est dans ces lignes.

En 2002, vivant alors à **Vers Pont-du-Gard**, j'avais une petite amie "**Zou**", diminutif et surnom de **Thérèse**, galeriste à **Castres** (six heures de route pour nous réunir).

Un jour, elle me dit qu'elle avait vu la page sur mon site dans laquelle je parlais d'**Alain**. Elle me raconta qu'**Alain** en tant que peintre était venu lui proposer une expo de ses tableaux, et qu'elle l'avait refusée. Alain avait été furieux, et elle gardait de cette entrevue un mauvais souvenir. Je lui donnai ma vision, un peu ce que je raconte ici dans ces pages.

Il vivait donc à **Puycelsi** avec **Christiane** dans le **Tarn** à une soixantaine de bornes de sa maison. L'envie grandit dans ma tête de le revoir. J'imaginai une rencontre avec **Thérèse** comme introduction mystérieuse. J'exposai cette idée à **Zou** et elle n'était pas très chaude.

Je réussis pourtant à la convaincre. Elle l'appela sous prétexte de lui amener un ancien client de sa peinture. Etonné évidemment, il accepta. Par une après-midi ensoleillée, **Zou** me conduisit jusque chez lui à l'heure prévue. Quelques kilomètres avant d'arriver, je sortis mes bandes Velpeau et me transformai en momie.

Je revois très bien **Alain** venant grave au devant de la voiture. Je sortis enrubanné et d'une voix hachée et méconnaissable, je lui exprimai ma joie de le revoir, et que malheureusement victime d'un accident incendiaire, je devais rester momifié encore quelques semaines.

Sans attendre, il nous fit monter dans son énorme grenier qu'il avait transformé en atelier-galerie. Rien que ses tableaux, des petits abstraits. Nous les mirâmes tous et je demandai à **Alain** si son épouse était là, j'aurais aimé la saluer. Un peu déçu que je ne lui achète rien, il nous fit redescendre et appela **Christiane** sur la terrasse de derrière la maison. J'avais apporté une bonne bouteille de vin blanc.

Nous discutâmes en sirotant tous les quatre de choses et d'autres, **Christiane** resta intriguée mais sereine devant mon déguisement.

Puis vint le moment où je posai, toujours de ma voix hachée et méconnaissable, la question à **Alain** : "Vous souvenez-vous de la toute première expo à la galerie **Cadillac** ? - Oui, bien sûr, c'était moi. - Non,

ce n'était pas vous. - Si, si c'était moi ! J'insistai et tout-à coup, **Alain** s'écria "Oh, le con ! Il m'avait déjà eu à la **Lagartija** !"

Christiane demanda frénétiquement "Quoi ? Qui ? Je n'y comprends rien". J'enlevai donc mes bandes et allai faire la bise à **Christiane** qui n'en revenait pas.

Nous passâmes alors une très agréable soirée à table durant laquelle **Zou** changea d'avis sur **Alain**, et je pense que la réciproque fut vraie. Ce fut mon tout dernier contact avec **Alain**. Il décéda quelques mois plus tard et **Christiane** partit à **Palma de Mallorca** pour se rapprocher d'**Yves** son grand cher fils, qui y habitait et continuait à être champion local de windsurf.

EPILOGUE

Comme le temps a passé, évidemment...

Je voudrais redire combien les **Depière** ont contribué à ce que je suis à présent, comme ils m'ont aimé comme je les ai aimés.

Anaïk, puis **Alain**, puis **Christiane** ont quitté notre monde.

Reste **Yves**, dont on ne voit malheureusement pas de photo dans ces pages, qui je le pense vit encore à **Palma** et je le lui souhaite, c'est avec lui que j'ai eu le moins d'échanges, et je le regrette, mais c'était son caractère secret que je respecte infiniment mais il était pour moi et il reste un **Depière**.

En tous cas, je n'ai mis le pied sur l'îlot d'Espardell qu'une seule fois dans ma vie, et c'est Yves qui m'y a emmené en catamaran. Mille de gracies.

Peut-être tombera-t-il un jour sur ces pages.

Un abrazo muy fuerte, **Yves** !